# Théâtre Français de la République. *Le Festin de Pierre.*

C’est un opprobre pour la philosophie et pour toutes les idées libérales ; il est affreux qu’on joue au milieu des lumières du siècle, à côte de *Fénelon*, de *Pamela*, des *Précepteurs*, de *L’Abbé de l’Epée*, etc., etc. Une pièce où l’on voit une statue qui marche et qui parle ; l’un des soupiraux de l’enfer qui s’ouvre pour engloutir un philosophe. Un tel spectacle n’est propre qu’à ressusciter la superstition, le fanatisme !... Pour moi, je trouve ce spectacle très instructif, très moral : j’y voudrais seulement un peu plus de vraisemblance ; mais il faut se prêter à l’illusion du théâtre. Au fonds, il n’est pas plus extraordinaire, d’entendre Fénelon parler comme Chénier, que d’entendre une statue parler comme un homme ; ces deux phénomènes sont également merveilleux.

Un fameux satyrique latin, qui écrivait sous Trajan, nous assure que de son temps, personne ne croyait à l’enfer, mais qu’il y croyait lui :

Esse aliquos manes et subterranea regna

Et contum, et Stygio ranas in gurgite nigras

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

Sed tu vera puta.

« Qu’il y ait des manes et des royaumes souterrains, qu’il y a une barque et des grenouilles noires dans les marais du Styx, c’est ce que personne ne croit plus aujourd’hui; pas même les enfants, à moins qu’ils n’aient pas encore l’âge d’être admis aux bains public : mais toi, mon ami n’en doute pas. »

Dans les beaux siècles de la république, on en était très persuadé ; les Camilles, les Régulus, les Fabius, les Scipion le croyaient ; Caton d’Utique en était convaincu ; mais de son temps cette opinion commençait à s’affaiblir chez quelques débauchés : le luxe avait corrompu les mœurs ; la grande révolution approchait ; César osa soutenir en plain sénat qu’il n’y avait plus rien après la mort : peut-être était-ce de sa part une ruse de rhétorique ; il voulait par-là faire accroire aux sénateurs, que la mort était un supplice trop doux pour les conjurés qu’il favorisait en secret : j’aime à penser que la grande âme de César s’élevait au-dessus de la matière : l’idée du néant peut-elle entrer dans l’esprit des conquérants et des héros ? Pourquoi donc ces malheureux se consumeraient-ils de veilles et de fatigues, pour une gloriole de quelques jours, dont le sentiment ne survivra point à leur courte existence ? Pour mourir ainsi tout entier, est-ce donc la peine de tourmenter et d’abréger sa vie ? L’immortalité, l’éternité, voilà la philosophie des grands hommes. C’était celle de Cicéron, amant de la gloire, orateur romain ; il ne parle qu’avec enthousiasme de l’avenir et de la postérité ; son corps n’est pour lui qu’une prison.

Caton ne parut pas fort étonné du matérialisme de César ; il en eut pitié ; et pour le réfuter, n’employa que l’ironie. « César, dit-il, vient de nous parler sur la vie et sur la mort avec beaucoup d’art et d’élégance, il regarde sans doute comme des fables ce qu’on raconte des enfers ; il ne croit pas que les méchants, séparés des bons, habitent des lieux affreux, un séjour d’épouvante et d’horreur : Benè ac composit C. Cesar paulo ante in hoc ordine de vita et morte disseruit ; credo falsa existimans ea quæ de inferis memorantur ; diverso itinere malos a bonisn loca tetra, incluta, fæda atque, dolosa habere. »

La philosophie de César fit de grand progrès sous les empereurs : qu’y gagne-t-on ? Des fléaux effroyables, une dégradation totale de l’espèce humaine, la barbarie. Les païens attribuaient les malheurs de l’Empire aux chrétiens : les chrétiens les regardaient comme la punition des infamies du paganisme ; ces malheurs étaient une suite naturelle et nécessaire de la corruption des âmes et la décadence des esprits.

Rousseau, après avoir parlé du pont de l’enfer des persans, qu’ils appellent *poul-serrho*, et qui inspire aux malfaiteurs une frayeur salutaire, ajoute : « Si l’on ôtai aux Persans cette idée, en leur persuadant qu’il n’y a ni poul-serrho, ni rien de semblable où les opprimés seraient vengés de leur tyrans après la mort, n’est-il pas clair que cela mettrait ceux-ci fort à leur aise, et les délivrerait du soin d’apaiser ces malheureux ? Il est donc faux que cette doctrine ne fut pas nuisible ; elle ne serait donc pas la vérité. Philosophe, tes lois morales sont fort belles, mais montre m’en de grâce la sanction ; cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi ce que tu mets à la place du poul-serrho ». La question est pressante : Rousseau savait bien qu’on n’y répondrait pas, et qu’il est de l’essence des philosophes de tout détruire sans jamais rien mettre à la place : la philosophie du néant peut-elle jamais créer quelque chose ? Si elle eût toujours régné en France, il n’existerait pas un monument, pas un établissement utile à l’humanité.

Voltaire est fort scandalisé de trouver l’enfer dans une comédie de Molière. *Le Festin de Pierre*, dit-il, *plaît beaucoup plus au peuple qu’aux honnêtes gens*. Le héros de la pièce est véritablement un esprit fort, un libertin sans principes, qui ne connaît de loi que son plaisir et son caprice : il épouse toutes les jolies filles qu’il rencontre, et puis les plante là ; c’est un caractère original tracé avec la plus grande vigueur ; c’est le modèle de tous les roués qu’on a mis depuis sur la scène : il paraît même avoir fourni à Richardson l’idée de son *Lovelace*, avec cette différence, que Lovelace n’épouse point, par une singulière bizarrerie, dom Juan n’est scélérat qu’avec les femmes ; du reste, il est brave, généreux, délicat sur le point d’honneur : il rougirait de manquer à sa parole, il ne rougit pas de tromper, par de faux serments, de jeunes innocentes, et même il fait gloire de cette lâcheté. Le mensonge et la perfide à l’égard des femmes, ne sont à ses yeux que des ruses et des stratagèmes de guerre : c’est le préjugé de Lovelace et celui de tous les libertins qui regardent l’honneur des femmes dans la société, du même œil qu’un seigneur de l’ancien régime, regardait le gibier de ses terres.

A la première représentation du *Festin de Pierre*, de Molière, il y avait une scène philosophique, entre dom Juan et un pauvre : « Dom Juan demandait à un pauvre à qui il passait sa vie dans la forêt. *A prier Dieu*, répondit le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier Dieu*, disait don Juan, *si cela est tu dois donc être fort à ton aise. - Hélas ! Monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. - Cela ne se peut pas,* répliquait dom Juan ; *Dieu ne saurait laisser mourir de faim ; ceux qui le prient du soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.* »

« Cette scène, ajoute Voltaire dont tout ce récit est tiré, convenable au caractère impie de don Juan, mais dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation, et ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce. Celui qui a écrit ceci a vu la scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, ami de l'auteur. »

Cette dernière circonstance a paru singulière à M. Cailhava. « Il est bon d'observer, dit-il dans ses études sur Molière, que Pierre Marcassus mourut en 1664, et que *Le Festin de Pierre* fait et représenté à la hâte, est de 1665. » Cette observation ne suffirait pas absolument pour détruire l'anecdote, car Molière aurait pu communiquer la scène au fils de son ami.

Quoiqu'il en soit, il me semble qu'il n'y avait point de raison de retrancher cette scène ; elle pouvait même être utile : on y voyait que les impies affectent quelques vertus, pour persuader aux simples qu'on n'a pas besoin de la religion pour être vertueux ; que la nature et l'humanité suffisent pour faire du bien : telle a été surtout la prétention des philosophes du dix-huitième siècle, qui n'ont cessé de prêcher la bienfaits, et dont l'humanité fastueuse a essayé de lutter contre l'humble charité chrétienne ; mais dans une pareille lutte, des voluptueux, des égoïstes, sont bientôt vaincus : et les malheureux seront fort à plaindre quand on ne les soulagera que *pour l'amour de l'humanité*.

Le rôle de dom Juan avait été longtemps abandonné à des subalternes. Les grands acteurs, quoiqu'ils fussent excommuniés, ne voulaient cependant point, sur la scène, paraître damnés et dévoués à l'enfer : dom Juan était pour eux trop scélérat ; Bellecour eut le courage de s'en charger, et par la manière dont il s'en acquitta, il fit beaucoup d'honneur à la pièce et à lui-même. Ce qui rend le rôle difficile c'est qu'il faut que la scélératesse de dom Juan soit accompagnée de grâce : il faut que ce soit un roué du bon ton. Baptiste aîné, à ce qui ce personnage est livré, ne fait que le moitié de la besogne, parce que les grâces et le bon ton lui manquent.